

CHAPITRE 2

LA QUÊTE D'UNE ROUTE VERS L'OR ET LES ÉPICES



Samuel de Champlain
(Paul Chevré, 1898)

AU DÉBUT DU 15^e SIÈCLE, LA CONVERGENCE DE FACTEURS ÉCONOMIQUES ET D'AVANCÉES SCIENTIFIQUES engendre l'âge des découvertes et, avec lui, la recherche d'une voie maritime vers l'or et les épices. Deux cents ans plus tard, le futur concessionnaire de Sillery, Jean Nicollet de Belleborne, séjourne chez les Outaouais. Avec Samuel de Champlain, il ouvre la route de l'Ouest qui devait les conduire en Chine et dans les Indes. Parallèlement, les explorateurs anglais Hudson, Bylot, Button, Baffin, James et Fox cherchent la route mythique au nord du continent.

Avant de suivre les traces de ces explorateurs et afin de bien saisir les motifs de leur engagement, remontons à nouveau dans le temps, à la cour de l'empereur Wu-Ti... C'est là, en effet, que l'on peut placer la source d'une longue suite d'événements qui allaient, à terme, mener à la découverte et à la colonisation du Nouveau Monde.

LES ROUTES DE LA SOIE ET DES ÉPICES

À cette époque – environ 150 ans avant notre ère –, la soie est si abondante en Chine que l'empereur l'utilise pour rémunérer son armée. Afin d'exporter ce produit précieux et en tirer d'importants bénéfices, Wu-Ti charge le général Zhang-Qin de trouver un itinéraire qui conduirait les marchands dans les pays situés au-delà des étendues désertiques qui ceignent la frontière ouest de la Chine. Zhang-Qin entreprend sa mission¹ aux environs de l'an 138 avant notre ère. Il n'en reviendra que 13 années plus tard, à la suite d'aventures épiques dont un long emprisonnement chez les barbares Xiongnu (connus plus tard comme les Huns).

Le général rapporte quantité d'informations de première main sur l'histoire, la géographie et la culture des régions visitées, ainsi que sur une race exceptionnelle de chevaux. Captivé par le récit de Zhang-Qin, l'empereur ordonne d'autres expéditions pour ramener quelques-unes de ces bêtes que l'on dit «célestes». Après plusieurs échecs, les émissaires obtiennent des chevaux des haras de Fergana en Ouzbékistan; ceux-ci seront immortalisés par les artistes de la dynastie Han, l'une des plus brillantes de l'histoire chinoise. La miniature *Cheval volant*, caractérisée par une tête et une queue dressées dans un libre et fier galop, en présente un exemple remarquable.

À la suite des périples de Zhin-Qin, des caravanes de chameaux chargés de soieries quittent la capitale chinoise Xian en direction ouest. Elles empruntent le corridor du Gansu jusqu'à l'oasis de Dunhuang en bordure du désert de Gobi. Elles longent ensuite – au nord ou au sud – le terrifiant désert Takla-Makan pour atteindre Kashgar, carrefour de l'Asie centra-



Reproduction du *Cheval volant* trouvé dans la région de Gansu en 1969

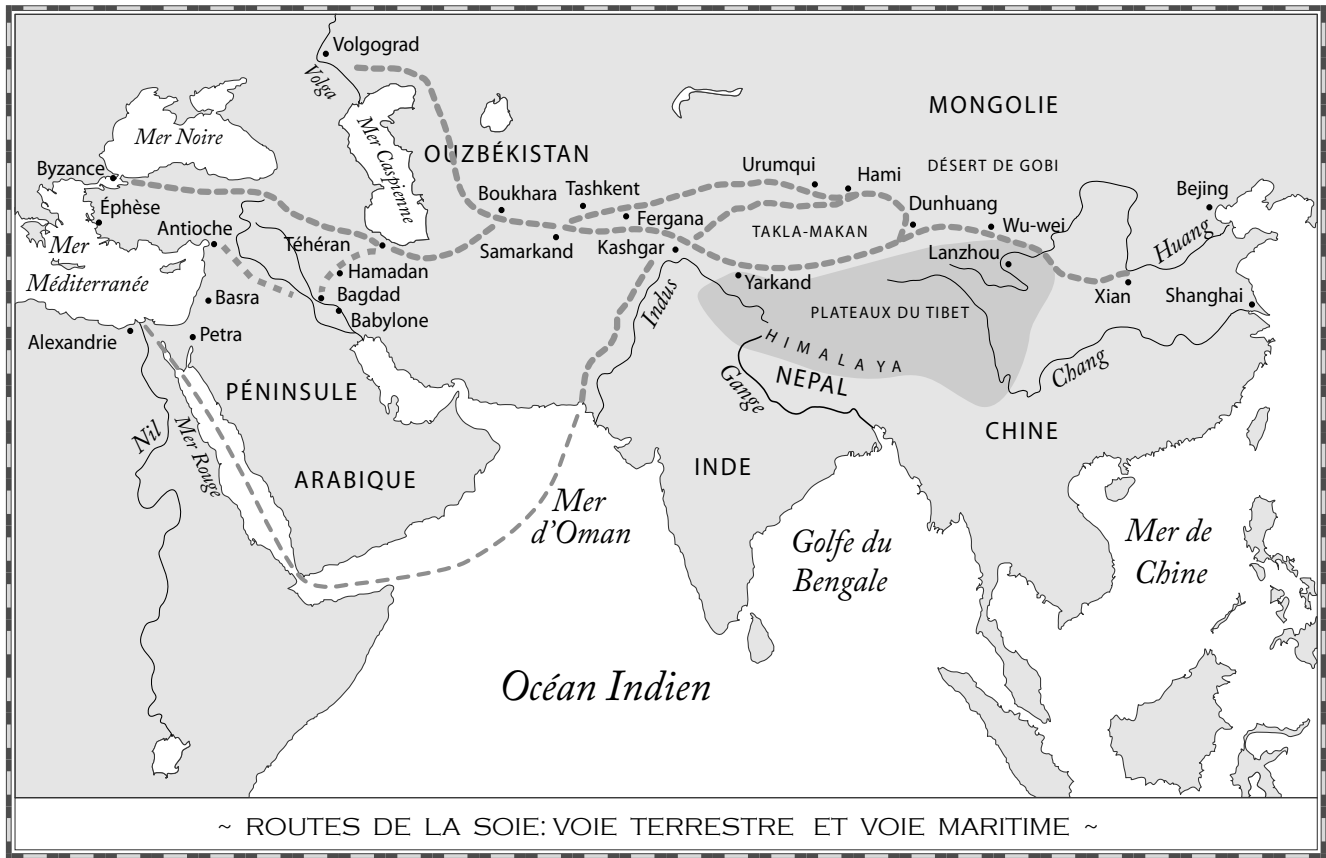
L'œuvre originale appartient à l'époque des Han (de 206 avant notre ère à 220 de notre ère).
(Collection privée)

LE MYTHE DE L'ORIGINE DE LA SOIE

Su Ma-Tsien*, historien à la cour de l'empereur chinois Wu-Ti, relate que la découverte de la production de la soie à partir du bombyx remonte à environ 2700 ans avant notre ère. Un jour, pendant qu'elle observait des cocons luisants, couleur d'ambre, filés par de tout petits vers dans les mûriers du jardin royal, la princesse Si-Ling eut l'idée d'en examiner la composition, dit-il. Tirant le fil d'un cocon, elle découvrit un brin unique, très long, d'une substance brillante. Fascinée, la princesse passa aussitôt les brins de plusieurs cocons à travers sa bague pour en fabriquer un fil plus épais. Avec l'aide des dames de sa cour, elle utilisa cette matière textile pour tisser une magnifique robe pour son époux l'empereur Huang-Ti.

Su Ma-Tsien ajoute que la princesse fut déifiée pour son travail et qu'on l'honora comme déesse des vers à soie dans toute la Chine.

* Premier grand historien chinois, Su Ma-Tsien (145-90 av. J.-C.) est l'auteur des chroniques *Shi Ji*, une synthèse des 2000 années qui ont précédé son époque.



* La civilisation de l'Indus ou civilisation Harappan constitue une culture urbaine très ancienne. Elle est la plus importante des trois premières civilisations connues, les deux autres étant celles de la Mésopotamie (Sumer) et de l'Égypte.

** La cannelle, le girofle et le poivre noir servaient à conserver et à relever le goût des aliments. Jusque-là, uniquement le sel et le vinaigre avaient été utilisés à ces fins.

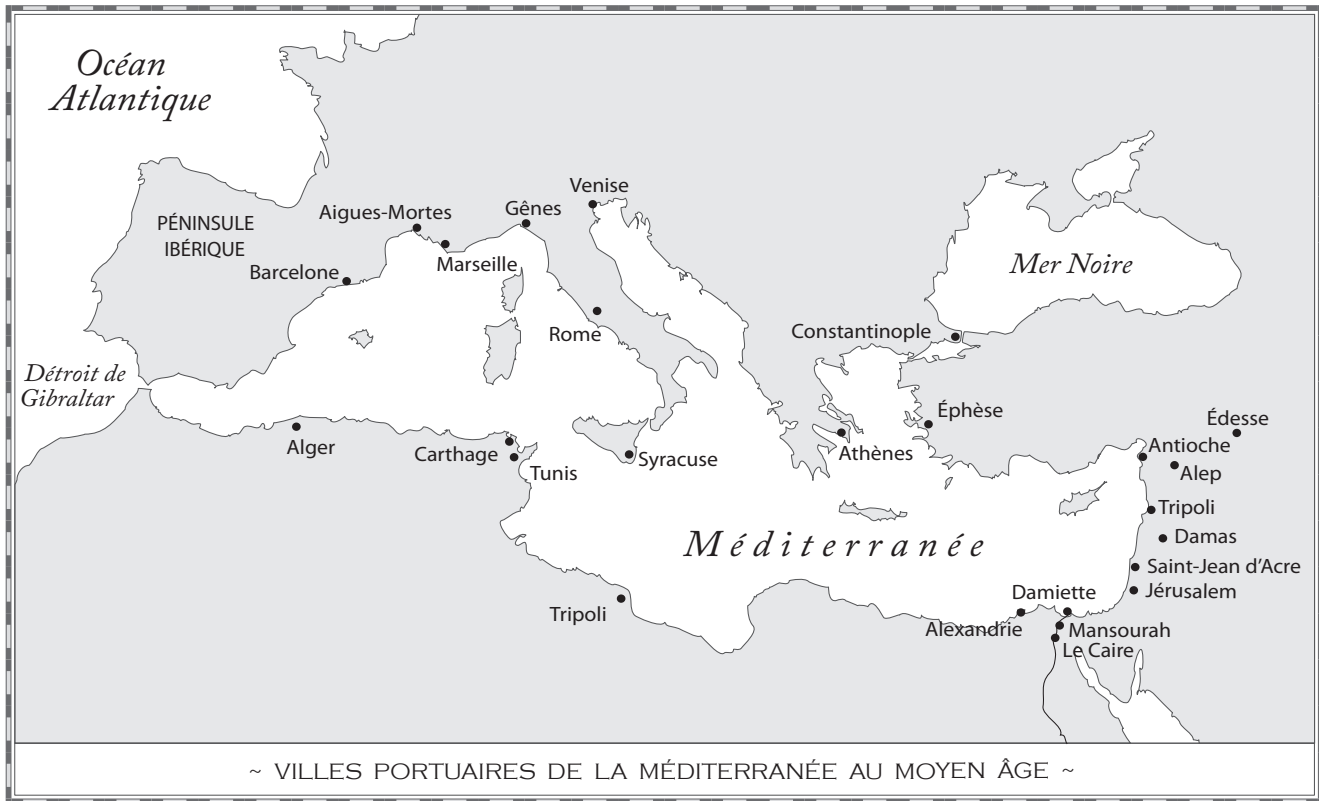
le. Certaines continuent vers l'ouest jusqu'à Byzance pendant que d'autres bifurquent vers le sud et descendent la vallée de l'Indus* jusqu'à la mer d'Oman. Des commerçants de la péninsule arabique les y attendent pour effectuer des échanges.

Au début de notre ère, les Romains s'accaparent de l'ancien empire commercial des Cartaginois en Méditerranée. Ils emprunteront ensuite les chemins caravaniers des marchands arabes puis, profitant de l'alternance des moussons, traverseront la mer d'Oman pendant que les vents dominants soufflent du sud-ouest d'avril à octobre. Ils reviendront poussés par les vents du nord-est, d'octobre à avril.

En Asie centrale, les routes de commerce se multiplient. Elles sillonnent l'Ouzbékistan et atteindront la Volga au nord de la mer Caspienne; elles se dirigeront aussi vers Téhéran, Babylone ou Bagdad et, de là, rejoindront les villes portuaires d'Éphèse, d'Antioche...

Les caravanes transportent non seulement des soieries, mais aussi des épices**, des objets en bronze, des laques, du jade et de la porcelaine. Elles retournent en Chine et dans les Indes avec draps, fourrures et ambre des rivages de la mer Baltique. C'est ainsi que la route inaugurée par Zhan-Qin deviendra un véritable faisceau de chemins caravaniers.

Bien que les échanges commerciaux aient été la raison immédiate de leur ouverture, ces chemins contribueront immensément à diffuser les cul-



tures et les idées. On peut facilement imaginer qu'ils équivalaient, à cette époque, à l'autoroute de l'information actuelle : toutes proportions gardées, ils fournissaient les premiers exemples de mondialisation.

En 1850, le géographe allemand Ferdinand von Richthofen nommera l'antique route de Zhan-Qin «route de la soie».

Quelque 12 siècles plus tôt, vers l'an 610, en Arabie, le prophète Mahomet créait l'islam. Les adeptes de cette nouvelle religion, les musulmans, partent aussitôt à la conquête du monde pour propager leurs croyances. Ils s'établissent éventuellement dans le Proche-Orient, en Afrique du Nord, en Espagne et en Asie jusqu'en Inde. À la fin du 9^e siècle, ils exerçaient un contrôle absolu sur les axes de commerce terrestres et maritimes avec l'Orient. Cette situation perdurera jusqu'à ce que l'Europe chrétienne entreprenne les croisades² en 1096 dans le but de reprendre le Saint-Sépulcre en Terre sainte*. Au fur et à mesure des conquêtes militaires des Croisés, des commerçants européens établissent des comptoirs à Antioche, Édesse, Jérusalem et Tripoli.

Lors de la quatrième croisade (1202-1204) qui visait la prise de l'Égypte, les Vénitiens s'emparent de Constantinople. Marchands prospères grâce aux privilèges de commerce que cette ville leur avait octroyés en 1082, ils s'assurent le monopole des principales escales sur la côte orientale de la Méditerranée. Le port de Venise en connaît une croissance inattendue : ses navires font la navette entre Constantinople, Alexandrie, les ports de l'Atlantique Nord

* En 312, après la conversion de l'empereur Constantin I^{er} au christianisme, la Palestine fut considérée comme Terre sainte par les chrétiens. Cette région historique englobait l'actuel Israël, la Cisjordanie et la bande de Gaza.

et de la Baltique. Ambitieuse d'accéder aux richesses de l'Extrême-Orient, Venise encourage les missions commerciales vers Xian. En 1271, Marco Polo accompagne son père et son oncle, marchands vénitiens.

La route de la soie à travers l'Asie centrale relevait alors de l'autorité de l'empereur mongol Kubilay Khan, petit-fils de Genghis Khan, qui avait conquis la Chine en 1215. Kubilay Khan accueille favorablement les étrangers à la cour. Il invitera même Marco Polo à y demeurer et le chargera de missions au Tibet, en Chine méridionale et dans les Indes*.

Marco Polo ne rentre à Venise qu'en 1297. Un compte rendu de ses voyages est présenté dans *Le livre des merveilles*. Cet ouvrage constituera pendant des siècles la principale source d'informations sur les richesses de la Chine et des Indes.

Les Mamelouks qui étaient devenus maîtres de l'Égypte en 1250 prennent contrôle de la Terre sainte. Au cours de la septième croisade, Louis IX (Saint-Louis) s'attaque à ces anciens esclaves turcs : il conquiert Damiette, mais il est défait à Mansourah et capturé. Le roi de France leur remet la ville contre sa liberté. Fermement résolu à récupérer le Saint-Sépulcre, Louis IX organise une huitième croisade en 1270 et s'embarque à Aigues-Mortes pour Tunis. Il meurt de la peste pendant le siège de la ville. Les croisades se terminent avec cette ultime opération militaire.

La perte de Saint-Jean d'Acre en 1291 marque le départ définitif des Croisés au Moyen-Orient. Les musulmans reprennent leur rôle d'intermédiaires entre commerçants asiatiques et commerçants européens, tandis que les Vénitiens conservent l'hégémonie du transport maritime. La ville d'Alexandrie fondée par Alexandre le Grand, en l'an 332 avant notre ère, deviendra un lieu de commerce prospère.

En ce 14^e siècle, les échanges par la route de la soie traversant l'Asie centrale avaient été ralentis par la Grande peste, qui avait fait environ 25 millions de victimes en Europe, et par la dislocation de l'Empire mongol. La fin des échanges est imminente lorsque les Turcs Ottomans s'emparent de

* Le vocable «les Indes» sera utilisé jusqu'en 1947, moment où le pays acquiert son indépendance de la Grande-Bretagne. Il est alors remplacé par «l'Inde».

ALEXANDRIE, GRAND PORT COMMERCIAL AU 14^e SIÈCLE

L'historien Ibn Khaldun présente Alexandrie : «Malgré les monstres marins qui, selon les Anciens, ne voulaient pas lui permettre accès à la côte, Alexandre, grand conquérant du monde, construisit une ville, là où le bras ouest du Nil rejoint la Méditerranée. Depuis l'époque des Grecs et des Romains, les musulmans dominent Alexandrie, bien que des hommes de tous pays s'y rendent pour faire commerce. On y échange toutes les denrées du monde, depuis le jade de Chine jusqu'à l'ambre de la Baltique. Le principal objet de commerce est cependant le poivre, qui est expédié par cargaisons entières.

Les deux ports d'Alexandrie se retrouvent dos-à-dos sur le bras de mer qui s'avance dans les eaux. Le port musulman fait face à l'Ouest, le chrétien à l'Est et entre eux les hommes ont remblayé la mer. Les entrepôts, bureaux de douanes et les bazars s'y alignent le long des rues du secteur commercial³.»

Constantinople (ancienne ville de Byzance) le 29 mai 1453. Ils renomment la ville chrétienne «Istanbul» qui devient une des métropoles de l'Islam.

À l'autre extrémité de la Méditerranée, en 1469, le mariage de Ferdinand II le Catholique et d'Isabelle I^{re} la Catholique réunit les couronnes d'Aragon de Castille sous un même sceptre. Ayant ainsi rétabli l'unité de l'Espagne, les souverains chassent les derniers musulmans de Grenade et parachèvent la *Reconquista* qui avait débuté avec la victoire de Covadonga en 722.

En cette fin du Moyen Âge, un navigateur génois nommé Christophe Colomb persuade Ferdinand et Isabelle de l'existence d'une route maritime directe vers l'Extrême-Orient. À l'instar d'autres souverains, ceux-ci espéraient avoir accès à une telle route pour briser le monopole des intermédiaires musulmans et vénitiens. Ils portent leur regard au-delà de Gibraltar; la quête d'une route par l'ouest vers l'or et les épices vient de débuter...

LE DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE ET LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Au cours du millénaire précédant la Renaissance⁴, diverses civilisations avaient produit des avancées scientifiques et techniques majeures. Mais ce n'est qu'à cette époque que celles-ci se retrouveront simultanément exploitées, donnant aux navigateurs les moyens de s'élancer sur la mer et d'atteindre le Nouveau Monde. À cet égard, l'astrolabe, la boussole, le papier et l'imprimerie se démarqueront comme des inventions magistrales.

L'origine de l'astrolabe remonte à la Grèce classique, quelque 250 ans avant notre ère. S'inspirant des travaux d'Eudoxe de Cnide (-406 à -355 av. J.-C.), Apollonios de Perga (-240 à -170 av. J.-C.) définit la géométrie des sections coniques – paraboles, hyperboles et ellipses. Approximativement à la même époque, Hipparque de Rhodes produit le premier catalogue d'étoiles visibles à l'oeil nu, les classant selon leur apparente luminosité. Puis, vers l'an 150 de notre ère, Claudius Ptolémée – connu généralement comme Ptolémée d'Alexandrie – écrit abondamment sur la projection de l'astrolabe dans *Planisphaerium*. Grâce à cet instrument, il devient possible de relever la position des astres et de déterminer leur hauteur au-dessus de l'horizon.

Au 9^e siècle, les astronomes de Bagdad perfectionnent l'astrolabe grâce à la traduction en arabe de nombreux documents grecs relatifs aux mathématiques et à l'astronomie. L'instrument se révèle un objet précieux pour les musulmans parce qu'il contribue à déterminer l'heure, donc le moment de la prière. Il facilitera aussi leur pèlerinage à La Mecque, lieu de naissance de Mahomet, en indiquant l'orientation à suivre.

L'astrolabe – utilisé largement pendant des siècles à des fins d'astronomie – ne sera adopté pour la navigation océanique qu'à la fin du Moyen

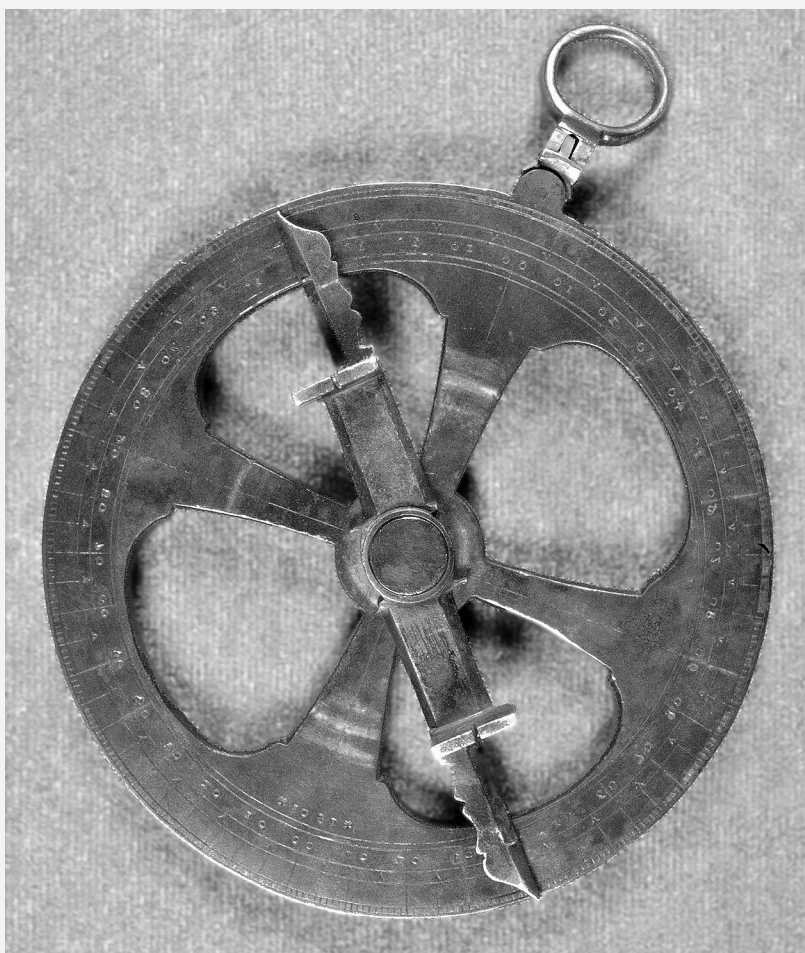


Abu Mashar (805-886) tenant une sphère armillaire
L'astrologue de Bagdad a transmis le savoir des Grecs en astronomie à l'Occident. Ses travaux, traduits de l'arabe au latin, dès le 12^e siècle, sont appréciés par les intellectuels du Moyen Âge et de la Renaissance. (Abu Mashar, *De magnis conjunctionibus*, Venise, 1515, Library of Congress, Washington)

UN ASTROLABE ILLUSTRE

En 1867, alors qu'il aidait son père à défricher une terre pour agrandir la ferme familiale près du lac Green (maintenant lac Astrolabe) dans la région de Cobden, en Ontario, le jeune Edward Lee retrouve un instrument de navigation ancien. Cet astrolabe dit de Champlain pourrait être celui que le navigateur avait perdu lors d'un portage pour éviter des rapides sur la rivière des Outaouais au mois de mai 1613. Même après avoir été enfoui dans le sol pendant plus de 250 ans, l'instrument était encore en fort bon état. Il circulera entre différentes mains jusqu'à son acquisition par le Musée canadien des civilisations, en 1989.

(Musée canadien des civilisations,
Hull, Québec)



** En 1734, John Harrison construit un énorme chronomètre marin de 32,5 kg qui marque une grande évolution dans la navigation. En 1759, il présente un instrument en forme de montre, de 13 cm de diamètre et 5,5 cm d'épaisseur, ne pesant que 1,45 kg. Quelques années plus tard, son cinquième prototype n'indique qu'une erreur de 5,2 secondes (soit une distance de 1850 m) sur un voyage de deux mois.*

Âge⁵. Dans sa plus simple expression, l'astrolabe nautique comprend un cercle de laiton gradué et muni en son centre d'une aiguille, l'alidade. En tenant l'instrument en position verticale par son anneau articulé, le navigateur pointe l'aiguille vers le soleil ou vers l'étoile Polaire et lit l'angle d'inclinaison. Se référant à des tables astronomiques, il déduit la latitude de sa position.

Le calcul de la longitude n'est toutefois pas possible faute d'appareils précis de mesure du temps. Il faudra attendre la mise au point du chronomètre de précision, notamment attribuable au maître horloger anglais John Harrison*, pour que le calcul de la position soit complet.

Quant à la boussole, cette autre invention fort prisée à la Renaissance, elle devient indispensable pour la navigation en haute mer car elle possède l'énorme avantage de guider le navigateur en tout temps. Aux environs de l'an 220 de notre ère, les Chinois avaient découvert par hasard que l'oxyde de fer (magnétite) pointait invariablement dans la même direction que celle de l'étoile Polaire. On commencera dès lors à utiliser la magnétite en géomancie : placée sur une plaque de divination en bronze, une cuillère en ma-

gnétite représentant la constellation de la Grande ourse permet d'analyser les forces cosmologiques Yin et Yang en vue d'établir leur équilibre.

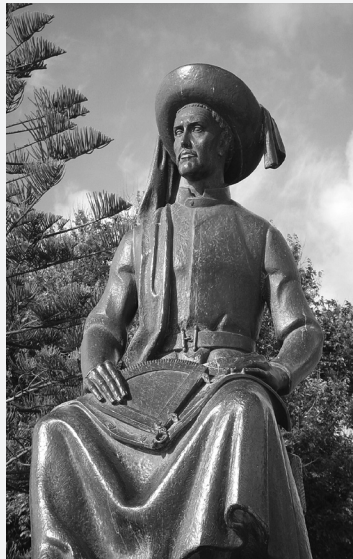
À la fin du 11^e siècle, Shen Kua présente la description du principe de base d'une boussole dans *Écrits de l'étang aux rêves*: un aimant placé sur un morceau de bambou flottant dans un bol d'eau sur lequel sont gravées diverses orientations. La description de Shen Kua précède d'une centaine d'années celle que consigne le moine anglais Alexander Neckham dans son encyclopédie scientifique *De natura rerum*, en 1217. Neckham souligne que les marins se servent d'une aiguille magnétique qui oscille sur un axe et indique la direction nord, même lorsque les nuages obscurcissent le ciel.

L'instrument connaît une nette amélioration au 13^e siècle avec l'apport du franciscain Petrus Perigrinus de Maricourt: l'aiguille aimantée est alors placée sur un pivot de cuivre et le tout enfermé dans un boîtier à couvercle de verre. La boussole est parachevée au 14^e siècle avec l'ajout d'une rose des vents. Il s'agit d'une étoile divisée en 32 espaces représentant les aires de

L'ÉCOLE DE NAVIGATION DE SAGRES

Au début du 15^e siècle, des savants européens se réunissent sous le patronage du prince Henri dit le Navigateur dans l'École de navigation de Sagres, sur la pointe sud-ouest de la côte portugaise.

Ces savants perfectionnent les portulans – cartes marines indiquant le contour des côtes et la localisation des ports – imaginés par des navigateurs italiens aux 13^e et 14^e siècles. Ils en créeront de nouveaux avec les renseignements que leur rapportent les marins portugais à la suite de leur exploration de la côte occidentale de l'Afrique, des archipels des Açores, de Madère et du Cap-Vert. Ces cartes représentent le profil des côtes, un réseau de lignes tracées en fonction de la rose des vents, la description des ports, des mouillages et des courants.



La contribution de l'École de navigation de Sagres se démarque également par le développement de la caravelle qui deviendra le navire par excellence de l'âge des découvertes.

Prince Henri, dit le Navigateur
Monument commémorant le 500^e anniversaire de sa
mort, 1960. (*Parc municipal de Lagos, Algarve*)



Johannes Gutenberg (1397-1468)
Portrait imaginé par l'artiste
(André Thevet, Paris, 1584,
collection privée)

vent; chaque espace couvre un angle de 11 degrés 15 minutes. La mécanique de l'appareil n'a depuis subi aucune transformation majeure.

Au cours de la Renaissance, on exploitera abondamment le papier et l'imprimerie, dont la découverte revient également à la Chine⁶. Ce serait en effet à la cour des Han que le papier aurait été fabriqué pour la première fois à partir d'écorce, de chiffon et de chaume de blé. L'art de l'imprimerie aurait pour sa part été développé au 11^e siècle par Bi Sheng. Celui-ci crée des caractères typographiques en céramique, mobiles et individuels, les dispose en des textes sur une plaque de fer et les fixe ensuite avec une couche de cire et de résine. Les caractères étaient ainsi prêts pour l'impression. Pour produire un écrit différent, il suffisait de chauffer la plaque de fer pour fondre la cire et libérer les caractères.

Il est intéressant de souligner que même après avoir découvert les principes de l'imprimerie à caractères mobiles, les Chinois continueront à utiliser leur méthode traditionnelle d'impression avec des plaques entières de bois, et ceci jusqu'à la fin du 19^e siècle. La complexité du mandarin, avec ses milliers de caractères qui rendaient la composition de plaques d'imprimerie extrêmement difficile, en explique la raison.

Johannes Gutenberg redécouvre le principe du caractère mobile en 1450 et en voit les avantages pour une langue comportant uniquement 26 lettres et quelques signes complémentaires. La Bible – premier ouvrage dans l'histoire occidentale de l'imprimerie – sort de la presse typographique de Gutenberg à Mayence en 1455. La traduction de la *Grande Syntaxe mathématique* de Ptolémée et de sa *Géographie* et leur diffusion en Europe signalent le premier accès étendu à des ouvrages scientifiques.

Si l'invention de l'imprimerie à caractères amovibles avait ouvert la voie à la diffusion des écrits, c'est la mise au point de la gravure sur métal, sensiblement à la même époque, qui rendra possible l'impression des portulans et de leurs dessins aux traits fins.

LES PREMIÈRES TRAVERSÉES TRANSATLANTIQUES

Christophe Colomb était persuadé que la rotondité de la terre allait lui permettre d'effectuer un périple autour du globe. Cette certitude avait des antécédents, rappelle Stephen Hawking. Aristote avait en effet déjà conclu à la forme sphérique de la terre, souligne le physicien, et ceci à partir de trois observations: le profil toujours circulaire de l'ombre de la planète visible lors des éclipses lunaires, la variation de l'élévation de l'étoile Polaire dans le ciel par rapport au point d'observation – depuis l'Égypte jusqu'à la Grèce – et le fait que les voiles d'un navire apparaissent à l'horizon avant la coque.

Après avoir vainement demandé l'aide du Portugal pour entreprendre une première expédition, Christophe Colomb voit son rêve se réaliser à la

cour d'Espagne. Les rois catholiques souhaitent que les Espagnols atteignent les Indes pour y chercher eux-mêmes des épices et de l'or, ce métal s'imposant de plus en plus comme marque de richesse et de prestige et monnaie d'échange par excellence.

Christophe Colomb appareille le 3 août 1492 et cingle en direction ouest. Le 12 octobre, la terre est en vue. Il débarque dans une île des Bahamas qu'il nomme Salvador. Il navigue ensuite vers le sud et aborde la côte nord-est de Cuba. Il met encore pied à terre sur une autre île et fait connaissance avec le peuple amérindien Arawak. Il baptise l'île Hispaniola (aujourd'hui

LA CARAQUE, LA CARAVELLE ET LE GALION, DES VAISSEAUX UTILISÉS PENDANT L'ÂGE DES DÉCOUVERTES

Les progrès réalisés dans l'art de la navigation et de l'architecture navale atteignent un niveau qui fournit à Christophe Colomb les moyens de réaliser une aventure prodigieuse. Les nouveaux vaisseaux – caraque, caravelle et galion – sont le résultat des perfectionnements survenus depuis le 12^e siècle. Ils sont pontés, dotés de châteaux avant et arrière, pourvus de trois ou quatre mâts portant des voiles carrées ou triangulaires (latines) munies de garcettes de ris qui permettent au besoin de réduire la surface de la voile et ainsi de conserver la maîtrise de la manœuvre. Les vaisseaux sont en outre pourvus d'un gouvernail d'étam-



Les caravelles *Niña* et *Pinta*
Reproductions présentées à l'exposition
universelle de Chicago en 1893

bot pivotant sur des charnières fixées à la poupe, ce qui assure une grande manoeuvrabilité. Il s'agit là d'une amélioration importante par rapport au gouvernail latéral utilisé jusqu'alors par les marins de la Méditerranée et de la Baltique.

Colomb traverse l'Atlantique à bord de la *Santa Maria*, une caraque mesurant 24 m de long par 8 de large, portant une voilure de 315 m² et jaugeant une centaine de tonnes. Deux caravelles – la *Niña* et la *Pinta* – escortent la *Santa Maria*. Elles mesurent 20 m de long par 7 de large, jaugeant une soixantaine de tonnes et ont à peine 2 m de tirant d'eau. Grâce à cette particularité, la caravelle peut se faufiler sur les hauts fonds inaccessibles à la caraque.

La caraque donnera naissance au galion, un vaisseau plus long, plus large, plus lourd, sans château avant, pourvu de 4 mâts et habituellement armé de canons sous les ponts. Les marchands de la Méditerranée utilisaient déjà des canons au 14^e siècle pour protéger leurs navires contre les pillards. À l'âge des découvertes, les Européens s'en servirent pour se tailler des empires coloniaux. On retrace l'invention d'une poudre explosive composée de soufre, de charbon de bois et de salpêtre, en Chine, au 10^e siècle. La poudre était alors utilisée comme feux d'artifice. Introduite au Moyen-Orient au siècle suivant, elle avait atteint l'Europe au 13^e siècle.

À l'égard des premières grandes découvertes scientifiques, il est intéressant de rappeler ce que déclarait Francis Bacon en 1620 : «Il convient d'observer la force, la portée et l'impact des découvertes, et on ne peut en imaginer de plus éclatantes que l'imprimerie, la poudre à canon et l'aimant.»



République dominicaine et Haïti). Colomb retourne en Espagne informer les souverains de ses découvertes.

Se fiant aux calculs de Claudius Ptolémée, qui indiquaient la position du continent asiatique à cette longitude, Colomb croit avoir atteint sa destination. Il nomme donc «Indes occidentales» les terres explorées et «Indiens» leurs habitants.

La présumée découverte met en danger les relations déjà difficiles entre les royaumes du Portugal et de Castille. Ceux-ci cherchaient depuis plusieurs années à se positionner en vue d'acquérir des territoires coloniaux sur la côte africaine. Le Portugal fait valoir que les découvertes sont situées à l'intérieur des limites présentées à leur souverain Alphonse V dans les bulles de Nicolas V émises en 1455, 1456 et 1479. La Castille conteste cette interprétation et demande au pape Alexandre VI de trancher le litige.

Les 3 et 4 mai 1493, le pape, originaire de Valence et ami des souverains Ferdinand et Isabelle, se prononce en leur faveur. Dans la bulle intitulée *Inter Caetera*, il établit une ligne de démarcation d'un pôle à l'autre, 100 lieues (575 km) à l'ouest de l'archipel du cap Vert. L'Espagne obtient les droits exclusifs de coloniser les territoires situés à l'ouest de cette ligne et d'évangéliser les peuples qui les habitent; pour sa part le Portugal est autorisé à poursuivre ses expéditions à l'est de la ligne. Jean II du Portugal proteste et entreprend des négociations qui conduisent au célèbre traité de Tordesillas (17 juin 1494). La ligne de démarcation est alors repoussée à 370 lieues (environ 2100 km).

Ni l'Angleterre ni la France n'acceptent ce partage du monde décidé arbitrairement par Alexandre VI. Henri VII ignore le traité de Tordesillas: dès 1496 il confie un premier voyage d'exploration au navigateur vénitien Jean Cabot. Et lorsque l'empereur Charles Quint tentera d'évincer la France de la course européenne pour se partager le Nouveau Monde, François I^{er} répliquera: «Je vous serais bien obligé de me communiquer la copie du testament de notre père Adam qui institue l'Espagne et le Portugal seuls légataires universels».

Christophe Colomb effectuera trois autres expéditions* sur la côte américaine sans trouver de voie maritime directe vers l'Extrême-Orient, ni prouver la rotondité de la terre. Ces honneurs reviendront aux navigateurs portugais Vasco de Gama et Fernando de Magellan. Le premier double le cap Bonne-Espérance, navigue dans l'océan Indien, explore la côte est de l'Afrique puis atteint, en 1498, Calicut, le grand centre com-

** Entre 1493 et 1496 Colomb explore les îles Dominique et Guadeloupe; en 1498 il découvre Trinidad puis entre dans l'embouchure du fleuve Orénoque (aujourd'hui situé dans le Venezuela); de 1502 à 1504 il explore la côte de l'Amérique centrale – du Honduras au golfe d'Uraba – à la recherche d'un détroit qui le mènerait à l'océan Indien.*

UNE COLONIE VIKING À L'ANSE AUX MEADOWS

On a longtemps cru que Jean Cabot avait été le premier Européen à explorer la côte nord-est de l'Amérique septentrionale. Aujourd'hui, on est plutôt d'avis que cet exploit revient à des navigateurs norvégiens, validant ainsi les exploits des Vikings rapportés dans les sagas...

En 986, au cours d'une excursion vers des contrées habitées au Nord de l'Europe, des Norvégiens, dont Erik le Rouge, découvrent le Groenland. Ils aperçoivent ensuite l'île de Terre-Neuve lorsque des vents violents emportent leurs embarcations hors de leur route. Aux environs de l'an 1000, le fils d'Erik le Rouge, Leif Erikson, débarque sur l'île de Terre-Neuve et, entre 1003 et 1015, Thorfinn Thordarson essaie d'y établir une colonie.

Les Vikings profitent de la saison estivale pour explorer le littoral du golfe du Saint-Laurent et s'aventurer plus au sud sur la côte Atlantique. Ils nomment la région explorée «Vinland», sans doute en raison de la vigne sauvage qu'ils y trouvent.

Selon les sagas, les Vikings furent obligés d'abandonner leur colonie dix ans après sa fondation. N'ayant su s'allier les Amérindiens, ils avaient dû les affronter souvent dans des batailles. Et lorsqu'ils avaient vu leur vie sérieusement menacée, ils s'étaient résignés à rentrer chez eux...

En 1960, près d'un millénaire plus tard, les archéologues Helge et Anne Stine Ingstad effectuent des recherches à l'Anse-aux-Meadows et découvrent les vestiges d'une installation primitive. Les nombreux artefacts de bois, de fer, de bronze et d'os ont permis d'établir que l'endroit avait bel et bien été un campement viking, premier établissement européen en Amérique du Nord.

Baie Trinity et son village depuis Gun Hill, Terre-Neuve
Les bâtiments anciens soigneusement conservés témoignent de la colonisation anglaise.



** En 1511, les marchands portugais envahissent Malacca et s'accaparent du commerce des épices. Ils s'emparent ensuite de l'archipel des Moluques, source des clous de girofle, de la noix de muscade d'Amboine, du poivre de Java et de Sumatra. Le Portugal exercera un contrôle absolu dans la production et le transport des épices jusqu'à ce que la Compagnie hollandaise des Indes orientales lui ravisse ce monopole en 1641.*

mercial des épices situé sur la côte sud-ouest des Indes*. Le second apporte la preuve que la terre est effectivement sphérique après avoir réussi un périple autour du globe en 1521 en contournant l'Amérique du Sud par l'actuel détroit de Magellan.

Le navigateur Jean Cabot rêve lui aussi d'atteindre l'Extrême-Orient. Ayant obtenu ses lettres patentes du souverain anglais au printemps 1497, il file vers l'ouest à bord du *Matthew*. Il choisit un itinéraire plus au nord que celui suivi par Christophe Colomb et aperçoit la terre un mois plus tard. Cabot aurait vraisemblablement contourné l'île de Terre-Neuve, exploré les côtes du cap Breton et du Labrador. Il disparaîtra l'année suivante au cours d'un second voyage dans l'Atlantique nord.

Comme son prédécesseur, Jean Cabot n'avait trouvé ni épices, ni métaux précieux, mais avait découvert les Grands Bancs de Terre-Neuve, riche zone poissonneuse s'étendant sur un plateau continental de 400 km. À l'époque, le poisson était indispensable aux millions de chrétiens qui observaient les 40 jours de jeûne du carême. La surpêche près des côtes de l'Europe avait déjà appauvri les fonds de poissons. Il était donc important pour les Européens de trouver de nouvelles sources d'approvisionnement. La découverte des Grands Bancs offrait cette possibilité. Les pêcheurs seront nombreux à traverser l'Atlantique pour en profiter.

Les Portugais, les Espagnols, les Basques et les Français appartiennent à des contrées productrices de sel et obtiennent ce produit à bon compte. Ils

en remplissent la cale de leurs navires avant de quitter l'Europe et, au fur et à mesure qu'ils sortent le poisson de l'eau, le plongent dans la saumure.

Il sera plus difficile pour les pêcheurs anglais de se procurer du sel à bon marché. Ils utiliseront donc un autre procédé de conservation, soit le séchage du poisson sur des vigneaux minutieusement construits sur les grèves de l'île de Terre-Neuve. Ce faisant, ces pêcheurs érigent des établissements semi-permanents qui deviendront les premiers foyers de colonisation de l'île.

En rétrospective, on peut croire que la difficulté d'approvisionnement en sel et le mode différent de conservation du poisson – qui exigeait une présence sur la terre ferme – auront exercé un impact considérable sur la dynamique subséquente de l'emprise territoriale de l'Angleterre.

Sir Humphrey Gilbert débarque sur l'île de Terre-Neuve en 1583 et en prend officiellement possession pour Élisabeth I^{re}.

L'ANGLETERRE À LA RECHERCHE DU PASSAGE DU NORD-OUEST

À la suite de son expédition de 1497, Jean Cabot avait émis l'idée qu'il devait exister un passage au Nord du continent. L'année suivante, après avoir exploré la côte du Brésil, le florentin Amerigo Vespucci mentionnera n'avoir identifié aucun signe lui permettant d'affirmer que cette masse de terre faisait partie de l'Asie. Il croit plutôt qu'il s'agit d'un nouveau continent, une «quatrième partie du monde».

Ces idées captivent les Européens au plus haut point. Jusqu'alors, ils avaient cru que le Nord de l'Europe était entièrement recouvert de glace, comme l'avait signalé le navigateur Pythéas à son retour d'un voyage aux environs de l'Islande, quelque 400 ans avant notre ère. La recherche d'une voie navigable – à travers ou autour du continent américain – sera au cœur de leurs missions de recherche.

En Angleterre, la quête d'un passage au nord du continent devient une raison majeure pour entreprendre l'exploration de la région arctique. Martin Frobisher navigue près des côtes du Labrador et de l'île de Baffin dès 1576. Il atteint ensuite les côtes du Groenland en 1577 et 1578, mais est incapable d'identifier une voie navigable vers l'ouest. La baie qui sera nommée en son honneur abrite aujourd'hui Iqualuit, capitale du Nunavut. John Davis n'obtiendra pas davantage de succès en 1585; le détroit de Davis rappelle toutefois ses efforts.

Au mois d'août 1588, l'Angleterre défait dans La Manche l'Invincible Armada du roi Philippe II, une flotte de 130 navires comptant 30,000 hommes. L'Angleterre voit maintenant la possibilité d'étendre son commerce en Extrême-Orient. Le 31 décembre 1600, Élisabeth I^{re} accorde une charte à la English East India Company avec exclusivité du commerce sur la voie maritime qui contourne le cap Bonne-Espérance.



Les autres marchands anglais qui souhaitent eux aussi bénéficier des richesses fabuleuses des Indes doivent chercher une route alternative au nord de l'Amérique : de 1610 à 1632, ils financeront les explorateurs Henry Hudson, Robert Bylot, William Baffin, Thomas James et Luke Fox.

Au mois d'avril 1610, Henry Hudson longe la côte du Labrador sur le *Discovery* avec un équipage de 21 marins. Le voyage qu'il avait effectué l'année précédente – des îles du Maine à la baie de Chesapeake – l'avait convaincu qu'un passage devait se trouver au-dessus du 50° parallèle. Le 25 juin, le *Discovery* s'engage donc dans le détroit situé au sud de la baie de Frobisher et atteint le cap Wolstenholme le 8 août. Henry Hudson décide alors de virer au sud plutôt que de continuer vers l'ouest. Le *Discovery* suit

HUDSON CHERCHAIT-IL VRAIMENT LE LÉGENDAIRE PASSAGE DU NORD-OUEST ?

La tradition l'affirme. Mais comment, souligne Carl Schuster⁷, un marin aussi averti qu'Henry Hudson pouvait-il penser atteindre l'Extrême-Orient en navigant vers le Sud ? Il ne pouvait ignorer qu'il s'agissait là d'un cul-de-sac. Et pourquoi s'est-il obstiné à poursuivre l'examen de la baie alors qu'une mutinerie était imminente ?

Le but réel du voyage était tout autre, précise Schuster. Selon ce chercheur, les compagnies londoniennes auraient chargé Hudson de prospecter la baie afin de trouver des gisements minéraux. La perspicacité des marchands était juste : le bouclier précambrien de la baie d'Hudson renfermait effectivement des sites très riches qui devaient éventuellement faire du Canada un des premiers producteurs mondiaux d'or, d'argent, de nickel, de zinc, de cuivre et de fer.

la côte est de ce qui s'avère être la baie d'Hudson, dépasse la pointe Louis XIV, descend jusqu'au fond d'une autre baie (James), puis revient dans la baie d'Hudson pour en explorer la côte ouest. L'hiver arrive et le navire se retrouve emprisonné dans les glaces près de Waskaganish.

La saison est longue et la vie pénible, les températures plongeant régulièrement sous les 45 degrés centigrade. Les marins ont hâte de rentrer chez eux. Aussi leur colère est-elle grande lorsqu'Henry Hudson annonce, au printemps, son intention de continuer l'exploration de la baie. Malades et mal nourris, les marins se mutinent. Les chefs de la rébellion Juet et Henry Green ordonnent à Hudson, à son fils Richard et aux sept membres d'équipage qui leur sont demeurés fidèles de prendre place dans une chaloupe. Ils sont envoyés à vau-l'eau ; ils disparaîtront à jamais. Un triste sort attend plusieurs des mutins : Henry Green et trois autres marins sont tués par des Eskimos et Juet décède avant que le *Discovery* n'atteigne l'Angleterre. Il ne restait que sept personnes à son bord, dont le capitaine Robert Bylot qui en avait pris le commandement.

Bien qu'il ait participé à une mutinerie, Robert Bylot retourne à la baie d'Hudson dès l'année suivante, avec sir Thomas Button. Les explorateurs passent l'hiver à l'entrée de la rivière Nelson et, à la fonte des glaces, naviguent jusqu'à la baie de Wager (65 degrés de latitude nord), puis rentrent en Angleterre.

C'est avec l'astronome et mathématicien William Baffin que Bylot poursuit sa quête du passage en 1615. Leur incursion infructueuse dans le détroit d'Hudson démontre que le passage n'était définitivement pas dans cette direction mais peut-être quelque part au nord du détroit de Davis.

En 1616, ils remonteront ce détroit jusqu'à l'entrée de la baie de Smith sur la côte est des îles Ellesmere (77 degrés 45 minutes de latitude nord). Ce record demeurera inégalé pendant plus de 200 ans. Longeant ensuite la côte vers le sud, ils explorent l'entrée des détroits de Jones et de Lancaster. Mais devant un barrage de glace, Baffin et Bylot mettent fin à leur expédition. Les appellations Smith, Jones et Lancaster rappellent le nom des

La rencontre de deux cultures
(Paul Janelle, Bernard
Duchesne, André Darveau,
Paul E. Perron, 1987, parc
historique Cartier-Brébeuf,
Québec)



membres de la Compagnie des Marchands de Londres dont l'appui financier avait permis d'approfondir la connaissance de l'archipel arctique.

Au cours des années 1631 et 1632, Thomas James explore le sud de la baie d'Hudson, et Luke Fox le chenal et le bassin situés à l'ouest de l'île de Baffin. Ces expéditions marqueront cependant la fin de l'intérêt de la Compagnie des Marchands de Londres pour identifier la grande route de commerce vers la Chine par le nord du continent. Le climat extrême de l'Arctique* en cette époque du Petit âge de glace, le moment imprévisible de la solidification des glaces et la difficulté de construire des navires pouvant résister à la pression aiguë des banquises les avaient convaincus que la seule voie maritime praticable était celle tracée par Vasco de Gama.

L'Angleterre reprendra l'exploration de l'Arctique au début du 19^e siècle, animée davantage cette fois par la curiosité scientifique que par des motifs purement commerciaux. Le courage des navigateurs conduira finalement à l'identification d'un passage à travers l'archipel nordique dans les années 1850. Une histoire à suivre...

Entre-temps, la France avait, elle aussi, tenté son aventure en Amérique. Observons son arrivée sur le continent...

LA FRANCE À LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE

Au service du roi François I^{er}, Giovanni Verrazano explore la côte de l'Amérique du Nord en 1524 depuis le cap Spear jusqu'à l'île du cap Breton, puis la côte du Brésil et l'archipel des Antilles où il est assassiné par des autochtones. Dix ans plus tard, François I^{er} envoie Jacques Cartier «découvrir

* Cette première phase de l'exploration de l'Arctique par l'Angleterre avait lieu pendant la dernière période (1330 - 1890) du Petit âge de glace.

certaines îles et pays où l'on dit qu'il se doit trouver grande quantité d'or et autres riches choses».

Le navigateur quitte Saint-Malo au début de l'été 1534. Il fait escale à Terre-Neuve, traverse le détroit de Belle-Isle puis navigue dans le golfe du Saint-Laurent. Il pénètre dans la baie de Gaspé, débarque et prend possession du lieu en élevant une croix de bois de 10 mètres ornée d'un écusson en bosse à trois fleurs de lys et de l'inscription «Vive le roi de France». Il rencontre des Micmacs puis des Iroquois qui venaient annuellement de l'arrière-pays pour pêcher. Jacques Cartier reçoit des fourrures en échange de hachettes, de couteaux et de perles de verre. Il capture Taïnoagny et Domagaya et rentre en France. Invités à la cour, les Amérindiens vantent les richesses d'un royaume appelé Saguenay*. François I^{er} pressent que la Chine se trouve dans le voisinage de ce fabuleux royaume et demande à l'explorateur d'y retourner. Au cours de leur année de captivité, Taïnoagny et Domagaya avaient appris la langue de Cartier; ils lui serviront d'interprètes.

Jacques Cartier remonte le Saint-Laurent à l'été 1535 avec la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Émérillon*, guidé par les deux Amérindiens. Il mouille l'ancre devant Stadaconé, à l'entrée d'une rivière qu'il nomme Sainte-Croix (actuelle rivière Saint-Charles). Il est chaleureusement accueilli par Donnacona, le chef de la bourgade, qui souhaitait obtenir d'autres produits exotiques contre des fourrures.

À bord de l'*Émérillon*, Cartier continue l'exploration du fleuve. Le 2 octobre, il gravit la montagne qui surplombe le village iroquoien Hochelaga et la nomme Mont-Royal. Du haut de ce site admirable, il contemple le Saint-Laurent qui s'étire jusqu'à l'horizon. Dans le royaume

* Le lecteur ne doit pas confondre le royaume du Saguenay du temps de Cartier avec le fjord du Saguenay contemporain qui rejoint le Saint-Laurent à Tadoussac.

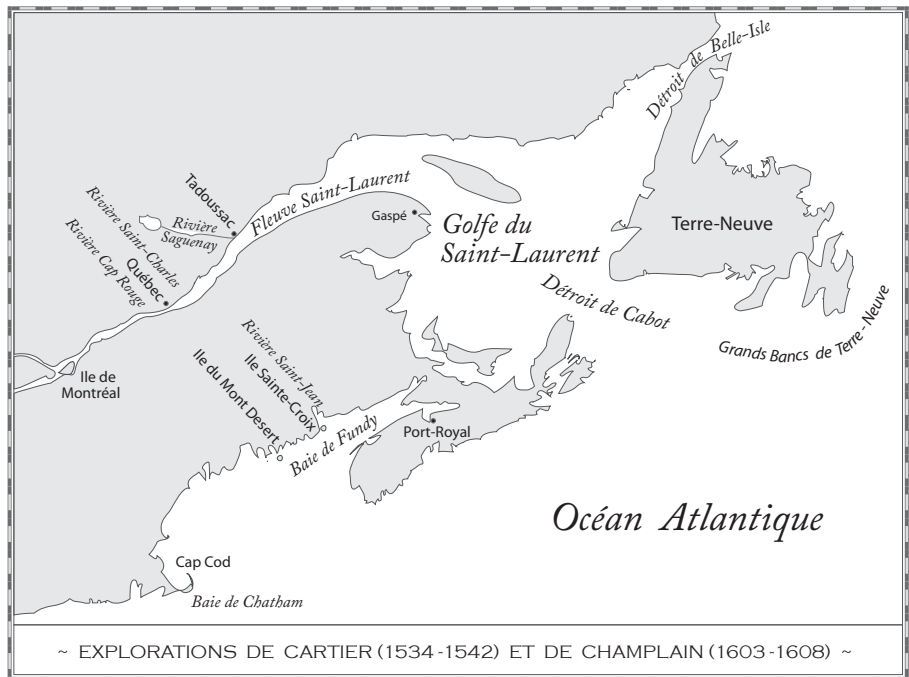


Jacques Cartier
L'œuvre est une reproduction par l'artiste de sa sculpture inaugurée à Saint-Malo, France, le 23 juillet 1905.
(Georges Barreau, 1926, place Jacques-Cartier, Québec)

ORIGINE DU VOCABLE CANADA

À l'époque des expéditions de Cartier et de Roberval, les Iroquois nommaient «kanata» la grande rivière qui conduisait à Stadaconé. Jacques Cartier adoptera le vocable pour désigner le territoire administré par le chef Donnacona, depuis l'île aux Coudres jusqu'à Hochelaga. Il le transmet aux cartographes français qui l'inscrivent sur les premières cartes décrivant le territoire exploré.

Les colons de la Nouvelle-France se nommeront eux-mêmes «Canadois» à partir de 1651. Mais le vocable «Canada» ne sera officiellement utilisé qu'en 1791, lorsque la province de Québec est divisée en deux colonies: Bas-Canada et Haut-Canada. En 1841 les colonies sont fondues et renommées Canada Uni. Le 1^{er} juillet 1867, le toponyme «Canada» est consacré avec la création d'un pays. Il englobe aujourd'hui tout le territoire canadien de l'Atlantique au Pacifique, du lac Érié aux îles Ellesmere, sommet du monde.



du Saguenay, au-delà du grand fleuve, lui indiquent les habitants d'Hochelaga, on retrouve de l'or, de l'argent et du cuivre. Cartier rapporte ainsi la conversation :

Et il nous fut dit et montré par signes, par les trois hommes du pays qui nous avaient conduits, qu'il y avait trois autres sauts d'eau sur le dit fleuve, comme celui où étaient nos barques; mais nous ne pûmes comprendre quelle distance il y avait entre l'un et l'autre, par faute de langue. Puis ils nous montraient par signes que, passés lesdits sauts, l'on pouvait naviguer plus de trois lunes sur le fleuve [...] et sans que nous leur fissions aucune demande ni signe, ils prirent la chaîne du sifflet du capitaine, qui est d'argent, et un manche de poignard, qui était de laiton jaune comme de l'or, lequel pendait au côté de l'un des nos compagnons marinières, et montrèrent que cela venait de l'amont du dit fleuve, [...]. Le Capitaine leur montra du cuivre rouge, qu'ils appellent caignetdazé, indiquant vers le dit lieu et demandant par signes s'il venait de là. Et ils commencèrent à secouer la tête, disant que non, en montrant qu'il venait du Saguenay, qui est à l'opposé du précédent⁸.

Cartier aurait aimé pousser plus loin son exploration, mais des sauts (rapides de Lachine) l'en empêchent; il revient à Stadaconé. Au cours des longs et tristes mois de l'hiver, le froid, le scorbut et la dysenterie déciment son équipage: 25 marins décèdent. Les autres hommes sont sauvés grâce à une tisane d'écorce de cèdre (thuya occidental) riche en vitamine C que leur

offrent les Amérindiens. Aussitôt les navires libérés de l'emprise des glaces, Cartier s'empare de Donnacona et des interprètes. Il repart pour la France.

Engagé dans une guerre contre l'empereur Charles Quint, François I^{er} suspend les missions d'exploration jusqu'à l'automne 1540. Il charge alors Jean-François de La Roque de Roberval d'établir une colonie au Canada. Jacques Cartier participera à titre d'explorateur. Le 23 mai 1541, il entreprend un troisième voyage vers le Nouveau Monde, avec quatre navires. De Roberval ne partira que le printemps suivant avec trois navires sous la conduite du pilote Jean Alphonse de Saintonge, avec deux cents hommes et des colons des deux sexes.

Comme il ne ramenait ni Donnacona ni aucun autre Amérindien – tous morts de maladies infectieuses – Cartier préférera mouiller l'ancre quelques kilomètres en amont de Stadaconé. À l'embouchure de l'actuelle rivière de Cap-Rouge, il fait ériger deux fortins – l'un sur le promontoire, l'autre sur la plage – et baptise l'établissement Charlesbourg-Royal en l'honneur du fils du roi, Charles. Cartier remonte une seconde fois le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga pour évaluer les possibilités de franchir les rapides. Ne voyant pas d'issue, il regagne Charlesbourg-Royal.

Cartier retrouve l'établissement dans un état lamentable. Pendant son absence, des colons avaient tailladé le corps de jeunes Amérindiens avec leurs épées pour les effrayer. L'échauffourée qui s'en était suivie avait coûté la vie à 35 Français et créé une tension insupportable pendant tout l'hiver. Aussi, lorsque la navigation devient à nouveau possible sur le fleuve, à la mi-mai, l'explorateur décide de rentrer en France.

Avant de traverser l'Atlantique, Jacques Cartier fait escale à l'île de Terre-Neuve (rade Saint-Jean) et rencontre La Roque de Roberval. Il justifie son retour en France en prétextant « qu'avec sa petite troupe il ne pouvait faire face aux sauvages qui chaque jour le harcelait⁹ ». Il indique toutefois que la terre du pays est riche et fertile et qu'il a trouvé de l'or et des diamants. Roberval qui amenait des renforts en hommes et en approvisionnements prie Cartier de rebrousser chemin. Mais le Malouin ne souhaite nullement affronter un autre hiver au Canada. Il file « à l'Anglaise » durant la nuit.

La Roque de Roberval fait voile vers le Canada même si l'établissement d'une colonie lui semble compromise. Il explore la rivière Saguenay et n'y trouve aucune indication d'une possible voie navigable vers l'ouest. Il gagne alors Charlesbourg-Royal puis navigue jusqu'à Hochelaga. Il revient passer l'hiver dans la petite colonie. Au moins 50 personnes décèdent du scorbut. Sans doute lui aussi découragé par la dureté du climat, Roberval rapatrie hommes et femmes dès l'été. Avant de quitter les lieux*, il avait cependant ordonné à ses hommes de raser le fort par les flammes.

Jacques Cartier est blâmé pour son insubordination envers Jean-François de La Roque de Roberval, pour la faillite du projet de colonisation et les faux minéraux : l'or n'était que de la pyrite de fer, les diamants que du

** Après avoir été laissé dans l'oubli pendant 471 années, Charlesbourg-Royal renaît de ses cendres : l'archéologue Yvon Chrétien effectue des fouilles et récupère plus de 150 artefacts en un très bon état de conservation.*



Henri IV (1553 – 1610)

Prince huguenot, Henri IV accède au trône de France le 25 février 1594 après sa conversion au catholicisme. Il avait abjuré sa foi protestante pour échapper au massacre de La Saint-Barthélemy (1572). «Paris vaut bien une messe», aurait-il déclaré. Henri IV est assassiné en 1610 par François Ravaillac.

Les guerres entre catholiques et protestants auront été responsables de la perte du tiers de la population chrétienne en Europe. La paix de Westphalia signée en 1648 y mit fin.

(Iventutis belgicae laudatio: in qua melioris naturae et disciplinae imago, Erycius Puteanus, Ex Officinâ Gerardi Rivii, Lovanii, 1607, collection privée)

quartz! Mais Cartier avait néanmoins ouvert le chemin à ses successeurs : la Nouvelle-France allait éventuellement se construire sur les rives du Saint-Laurent.

Déçue de ces médiocres résultats, la France réoriente ses efforts du côté du Brésil en 1553, et de la Floride entre 1562 et 1564. N'obtenant pas davantage de succès et étant de surcroît engagée dans une guerre entre huguenots et catholiques, elle suspend ses projets au Nouveau Monde.

Jean-François de La Roque de Roberval est assassiné à sa sortie d'une réunion calviniste en 1560, victime de cette guerre fratricide à laquelle Henri IV mettra fin en 1598 par la proclamation de l'Édit de Nantes. Avec cette mesure, le roi de Navarre garantit la liberté de culte aux huguenots et rétablit la paix dans le pays. Il restaure en outre la politique d'expansion territoriale esquissée par François I^{er} et encourage l'aventure américaine en accordant des monopoles de commerce des fourrures pour financer les expéditions.

En cette fin du 16^e siècle, les réseaux d'approvisionnement en fourrures reliant la Moscovie (la Russie actuelle) à l'Europe de l'Ouest se retrouvent désorganisés à la suite d'actes de piraterie sur les navires marchands dans la mer Baltique, de troubles dans la ville marchande d'Anvers et du siège de Paris. Les conflits avaient perduré pendant le dernier quart du siècle et les artisans parisiens, qui avaient imposé la mode du chapeau de castor déjà dans les années 1570, étaient privés des peaux nécessaires à leur confection¹⁰.

C'est ainsi que la conjoncture défavorable à l'importation des pelleteries dans le Nord de l'Europe incitera les négociants à se tourner vers les fourrures de l'Amérique septentrionale pour alimenter les chapeliers. Le Canada émerge alors comme une source de remplacement pleine de promesses. Les fourrures rapportées par Jacques Cartier n'étaient-elles pas exceptionnelles?

Aymar de Chaste, gouverneur de Dieppe et chevalier de l'Ordre de Malte, obtient un monopole de commerce en 1603. Il forme une compagnie avec des marchands de Rouen et confie le commandement d'une première expédition au capitaine François Gravé Dupont, lequel avait déjà ouvert un comptoir à Tadoussac en 1600 avec le marchand Pierre Chauvin de Tonnetuit. De Chaste rencontre le géographe Samuel de Champlain à la cour et l'invite à se joindre à Gravé Dupont à titre d'observateur.

Les navires quittent Honfleur à la mi-mars et atteignent le comptoir de la vallée du Saint-Laurent après deux mois de mer. Pendant que Gravé Dupont pratique la traite, Champlain remonte la rivière Saguenay, espérant apercevoir un passage fluvial vers l'ouest. Peine perdue. Les explorateurs se remettent en route et suivent l'itinéraire de Jacques Cartier jusqu'à Hochelaga. Champlain interroge les Amérindiens tout au long de son voyage et acquiert une bonne connaissance de la géographie du bassin du fleuve ainsi que des renseignements sur les chutes du Niagara

et sur les voies d'eau conduisant à la baie d'Hudson. Avant de rentrer en France, le groupe s'arrête à Tadoussac et remplit les cales de ses navires de poissons et de fourrures.

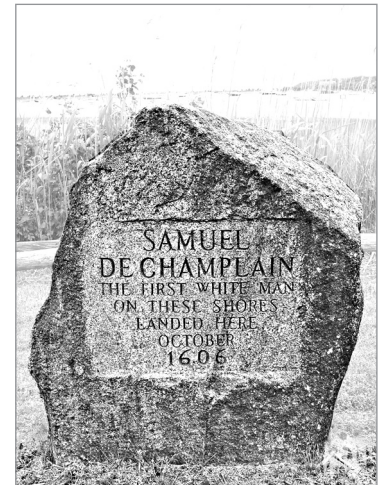
Aymar de Chaste décède à la fin de l'année 1603. Henri IV accorde à son successeur, Pierre Du Gua de Mons, un monopole de commerce et un droit d'exercice d'une durée de dix ans sur le territoire compris entre les 40° et 46° degrés de latitude nord, contre l'obligation d'établir une colonie sur la côte atlantique. Au printemps 1604, Du Gua de Mons dirige lui-même une expédition composée de cinq navires sur lesquels s'embarquent Samuel de Champlain, Jean Biencourt de Poutrincourt, Louis Hébert et environ 80 artisans et soldats. Après une longue traversée, les navires entrent dans une vaste baie (Fundy). On jette l'ancre à l'entrée d'une rivière (Saint-Jean) où se trouve une petite île (Sainte-Croix)¹¹. On s'y installe. Pendant l'hiver, alors qu'un froid de loup sévissait sur l'île balayée par le vent, provoquant mort et désespoir, les colons rêvent des trésors du Nouveau Monde...

Aussitôt le printemps, Samuel de Champlain explore la côte en direction sud sur une distance d'environ 800 km. Pierre Du Gua de Mons examine pour sa part la baie de Fundy afin de trouver un endroit plus hospitalier que l'île Sainte-Croix pour fixer la colonie. Il découvre une magnifique vallée (Annapolis) et érige l'«Abitation» de Port-Royal.

À l'été 1606, Champlain et Du Gua de Mons explorent à nouveau la côte et quelques rivières depuis le Maine jusqu'au cap Cod. Ils découvrent l'île du mont Désert, entrent dans une baie (Boston, à l'embouchure de la rivière Charles), identifient Plymouth, naviguent autour de cap Cod et dans la baie de Chatham. Les Amérindiens n'apprécient cependant pas la présence des Français et tuent un de leurs soldats. Champlain et Du Gua de Mons regagnent l'Abitation. L'année suivante, Pierre Du Gua de Mons perd ses privilèges exclusifs de traite à la suite des pressions exercées par d'autres marchands auprès du roi. N'ayant plus les moyens financiers pour soutenir Port-Royal, il ramène les colons en France.

En 1611, après avoir reçu une concession à titre privé, Jean Biencourt de Poutrincourt revient à Port-Royal avec Claude et Charles Saint-Étienne de La Tour et quelques colons. Mais l'établissement d'une colonie coûte très cher et de Poutrincourt doit solliciter l'aide des Jésuites. Les missionnaires Pierre Biard et Énemond Massé sont alors délégués à Port-Royal. N'ayant pas réussi à s'entendre avec le prêtre de la colonie, Jessé Fléché, ils se joignent à d'autres missionnaires et colons pour fonder la mission Saint-Sauveur dans l'île du mont Désert. La vie de la mission sera très brève...

Samuel de Champlain raconte dans ses mémoires qu'en l'année 1613, des pêcheurs commandés par le Virginien Samuel Argall avaient été surpris par une tempête et avaient cherché refuge près de Penobscot. Informé par des Amérindiens que des navires français mouillaient près de l'île du mont Désert, le capitaine Argall, dont les hommes étaient affamés, exténués et à demi vêtus, avait décidé d'attaquer.



Monument rappelant la visite de Samuel de Champlain dans la baie de Chatham, cap Cod. L'inscription se lit «SAMUEL DE CHAMPLAIN, THE FIRST WHITE MAN ON THESE SHORES LANDED HERE, OCTOBER 1606».



Élisabeth I^{re} (1533 – 1603)

On retrouve dans cette gravure les emblèmes floraux de l'Angleterre et de la France. À droite du médaillon, tout en haut, on remarque la rose Tudor et, en bas, les fleurs de lis.

(Iventutis belgicae laudatio: in qua melioris naturae et disciplinae imago, Erycius Puteanus, Ex Officinâ Gerardi Rivii, Lovanii, 1607, collection privée)

Ayant aperçu un premier navire, souligne Champlain, les Français se préparèrent à se défendre. Mais leur résistance fut vaine car la flotte de Samuel Argall composée de dix navires s'imposa rapidement devant la mission Saint-Sauveur. Les Français furent écrasés par le nombre. Le père Gilbert du Thet fut tué par une balle de mousquet, plusieurs autres colons furent blessés et tous, sauf cinq, capturés. Les Virginiens pillèrent les vaisseaux français et s'emparèrent de l'accréditation du roi de France que le commandant La Saussaye conservait dans sa cabine¹². Ils détruiront l'Abitation de Port-Royal l'année suivante.

Ces établissements avaient été fondés sur un territoire appartenant aux marchands français et aux marchands anglais. En effet, les premiers avaient reçu leur concession du roi de France entre les 40° et 46° degrés et les seconds avaient reçu la leur du roi d'Angleterre entre les 40° et 45° degrés. La superposition des concessions aurait vraisemblablement été un facteur important dans la destruction des établissements français.

En 1621, afin de bien signifier son intention de conserver la région, Jacques I^{er} concède à sir William Alexander le territoire aujourd'hui connu comme les provinces maritimes canadiennes et la péninsule de Gaspé. Ce dernier offre un fief et le titre de baronnet aux personnes qui s'engagent à amener des colons et à pourvoir à leurs besoins pendant deux ans. Entre 1625 et 1631, 85 baronnies seront ainsi créées dans la Nouvelle-Écosse.

L'ANGLETERRE À LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE

L'Angleterre, comme la France, avait cherché à s'implanter en Amérique dès le 16^e siècle. Observons ses premiers colonisateurs...

En 1584, Élisabeth I^{re} demande à son conseiller sir Walter Raleigh d'identifier un lieu adéquat sur la côte atlantique pour jeter les bases d'une colonie anglaise. Celui-ci en confie la responsabilité aux navigateurs Philip Amadas et Arthur Barlow. Après avoir atteint l'actuelle Caroline du Nord aux environs du cap Hatteras, Amadas et Barlow longent la côte vers le nord et débarquent sur l'île Roanoke. Dans leur rapport de voyage, ils mentionneront avoir rencontré des indigènes bienveillants et amicaux.

Encouragé par ce récit, Raleigh confie la fondation d'une colonie à sir Richard Grenville. Au mois d'avril 1585, ce dernier conduit un groupe de 600 hommes, femmes, et enfants dans l'île Roanoke. Grenville les laisse sous l'autorité de Ralph Lane à la fin de l'été, pour quérir des provisions en Angleterre. Lane se révélera un être sans scrupule, n'hésitant pas à s'appropriier la nourriture des indigènes. Il effectuera même un raid dans leur village et assassinera leur chef. Les relations entre indigènes et colons se détériorent...

Le corsaire Francis Drake* qui parcourait les mers à l'époque fait escale à Roanoke. Il note que la situation était explosive et offre aux colons de

* Francis Drake attaque le gallion Nuestra Señora de la Concepcion dans la mer des Antilles et s'empare de sa cargaison d'or et d'argent. À la demande de la reine Élisabeth I^{re}, Drake avait effectué une expédition autour du monde en traversant le détroit de Magellan (décembre 1577-septembre 1580). Il était ainsi devenu le second navigateur à réaliser un tel exploit – 57 ans après Fernando de Magellan.

rentrer au pays. Ralph Lane accepte, tandis que plusieurs colons choisissent de demeurer dans l'île. Lorsque Grenville revient avec trois navires chargés de vivres, il ne trouve âme qui vive. Une quinzaine d'hommes demeurent à Roanoke pour garder les lieux. Grenville repart pour l'Angleterre.

Une seconde tentative de colonisation sous la direction du gouverneur John White parvient bientôt à Roanoke. Aucun Anglais ne l'accueille; il est consterné. Il installe néanmoins les colons dans l'ancien fort. La vie s'organise: on procède aux semis, Eleanor Dare donne naissance à un premier bébé anglais en Amérique. Puis le moment vient où le gouverneur doit retourner en Angleterre pour renouveler les provisions.

Le pays se préparait à affronter «l'Invincible Armada» et réquisitionnait tous les navires. La colonie de Roanoke sera abandonnée à elle-même pendant les deux années que dure la guerre: ce n'est en effet qu'après sa victoire sur les Espagnols que l'Angleterre lui envoie du secours. Le fort est retrouvé désert. Le seul indice de l'existence d'une colonie est le mot Croatan (Hatteras en langue amérindienne) sculpté sur un tronc d'arbre. Les Anglais repartent, laissant derrière eux un mystère de l'Histoire américaine à ce jour encore inexplié.

L'implantation de l'Angleterre ne se produira véritablement que lorsque Jacques I^{er} accorde droits et avantages commerciaux à la Virginia Company of London. Le 13 mai 1607, accompagnés d'une centaine de colons, des marchands de la compagnie entrent dans la baie de Chesapeake, empruntent la rivière James et fondent Jamestown.

Un second foyer de peuplement anglais découle de la publication révisée, en 1559, du *Prayer Book* publié à l'origine sous Henri VIII. Un groupe de protestants radicaux rigoureusement attachés aux Écritures s'inquiètent des éléments catholicisants qui subsistent dans l'ouvrage, tels que la célébration des fêtes de saints, le port de la chasuble au cours des offices religieux ou l'échange d'anneaux lors de la cérémonie du mariage. La suppression de la prière visant à délivrer les protestants de «la tyrannie de l'évêque de Rome et de toutes ses détestables énormités» les choque encore davantage. Ces détails prennent de l'importance et conduisent à la formation d'un parti puritain qui deviendra une force politique et religieuse. Ses adeptes exigent la suppression du *Prayer Book* et l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique. Pour eux, la réforme anglicane n'est pas assez stricte et s'éloigne de l'esprit du calvinisme.

Jacques I^{er} tente d'harmoniser les points de vue divergents des anglicans et des puritains à l'occasion de la Conférence d'Hampton Court (1604). Une entente apparaît très difficile. Quelques années plus tard, des «séparatistes» quittent l'Angleterre pour Amsterdam. Une centaine d'entre eux s'établissent ensuite à Leiden.

En 1620, Jacques I^{er} permet aux puritains de Leiden de fonder une colonie au Nouveau Monde. La Virginia Company of London leur accorde une lettre patente à condition qu'ils travaillent pour elle pendant sept ans.



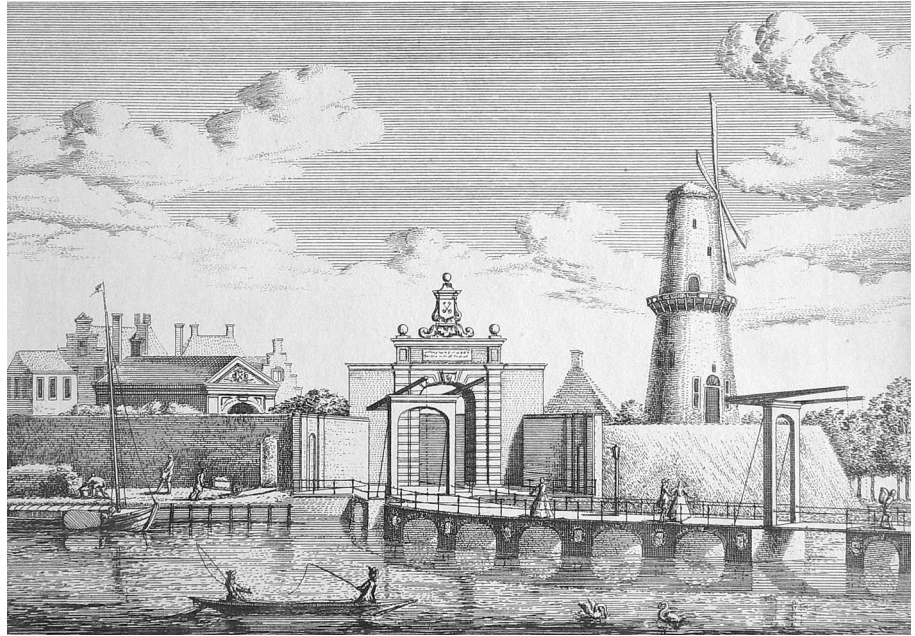
Jacques I^{er} (1566 – 1625)

L'Histoire se rappelle de Jacques I^{er} pour sa traduction de la Bible en anglais. Le souverain croyait qu'une version des Écritures dans la langue de ses sujets pourrait concilier leurs différends et ramener la paix au pays.

La tranquillité fut hélas bien brève! La guerre civile éclata quelques décennies après son décès.

(Iventutis belgicae laudatio: in qua melioris naturae et disciplinae imago, Erycius Puteanus, Ex Officinâ Gerardi Rivii, Lovanii, 1607, collection privée)

Vue de la porte blanche
(Artiste inconnu, Leiden,
collection privée)



Le *Speedwell* conduit les puritains – alors appelés Pilgrims – au port de Southampton, en Angleterre, où les attendait le *Mayflower* pour la traversée atlantique. Le navire appareille le 16 septembre 1620 avec 102 passagers à son bord, dont 41 Pilgrims. Les autres passagers sont des engagés qui souhaitaient commencer une nouvelle vie en Amérique.

Après deux mois en mer, le *Mayflower* entre dans la vaste baie de cap Cod. N'ayant pu identifier l'endroit précis où ils devaient se rendre en Virginie, les voyageurs débarquent dans l'actuelle ville de Provincetown. Comme ils ne possédaient pas de droit légal pour s'y établir, ils rédigent le *Mayflower Compact*, définissant leur propre gouvernement :

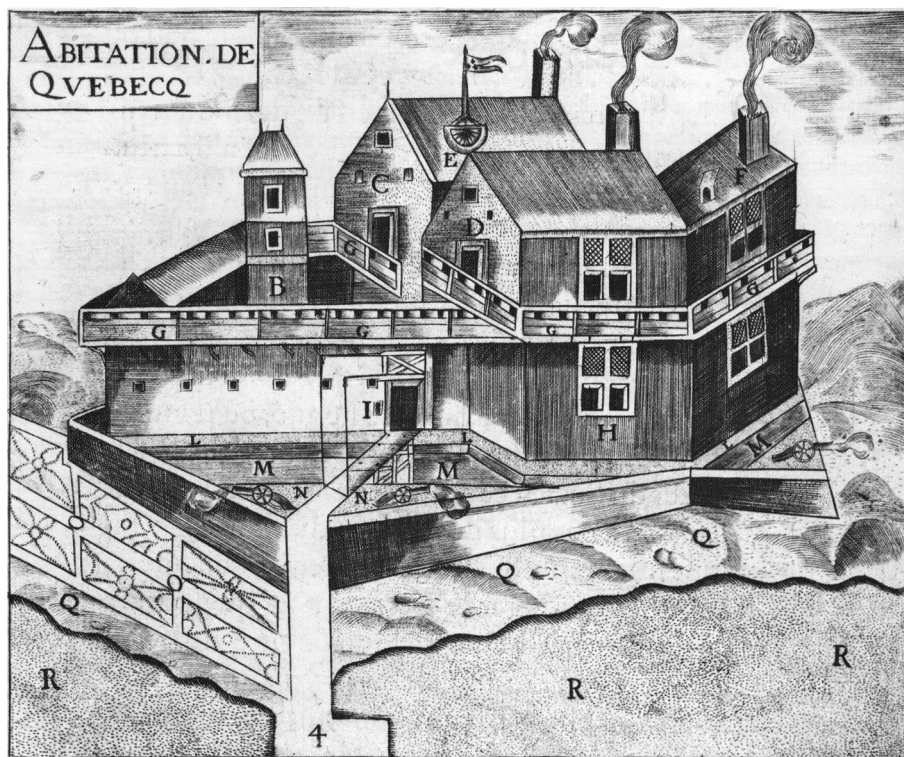
Au nom de Dieu, amen. Nous, dont les noms suivent, sujets loyaux de notre redouté souverain seigneur, le roi Jacques, par la grâce de Dieu, de l'Angleterre, la France et l'Irlande, roi, défenseur de la Foi, etc. Ayant entrepris pour la gloire de Dieu, le développement de la foi chrétienne et l'honneur de notre roi et patrie, un voyage pour établir la première colonie dans le Nord de la Virginie ; convenons dans ces présentes, par consentement mutuel et solennel, et devant Dieu, de nous former en corps de société politique, dans le but de nous gouverner et de travailler à l'accomplissement de nos desseins ; et en vertu de ce contrat, nous convenons de promulguer des lois, actes, ordonnances et d'instituer, selon les besoins, des magistrats auxquels nous promettons soumission et obéissance. Devant témoins, nous avons signé nos noms au cap Cod le 11 novembre, sous le règne de notre souverain seigneur, le roi Jacques d'Angleterre, France et Irlande, le dix-huitième, et d'Écosse le cinquante-quatrième. Anno Domini, 1620¹³.

Alexis de Tocqueville souligne: «Le puritanisme n'était pas seulement une doctrine religieuse; il se confondait encore en plusieurs points avec les théories démocratiques et républicaines les plus absolues¹⁴.» En vérité, le puritanisme de ces premiers colons en Nouvelle-Angleterre constituait un véritable mode de vie collectif.

Les Pilgrims quittent bientôt la baie de cap Cod afin de trouver un endroit plus favorable à l'agriculture. Ils remontent la côte, entrent dans la baie de Plymouth le 21 décembre et s'y installent.

L'émigration vers les colonies anglaises d'Amérique s'accélère à la suite de l'établissement des Pilgrims dans la baie de Plymouth: une grande partie du littoral se retrouvera occupée au début du 18^e siècle.

La Nouvelle-France ou le Canada ne connaîtra nullement un tel degré de développement. On estime que l'Acadie ne comptait que 1700 personnes en 1710 et la Nouvelle-France 17 000, alors que 350 000 personnes vivaient déjà au Sud.



Abitation de Quebecq (1608)
Gravure sur cuivre d'après
un dessin de Samuel de
Champlain dans *Les voyages
de Champlain* (Paris, chez J.
Berjon, 1613. L'identification des
éléments utilise l'orthographe
originale (*Bibliothèque et
Archives Canada, C-017446*).

- | | | |
|-------------------------------|-----------------------------|-----------------------------|
| A Le magasin | des logemens | N Plattes formes, en |
| B Colombier | H Logis du fleur de | façon de tenailles pour |
| C Corps de logis où | champlain | mettre le cacon |
| font nos armes & pour | I La porte de l'habitation, | O lardin de fleur de |
| loger les ouvriers | où il y a Pont-leuis | Champlain |
| D Autres corps de logis | L Promontoire autour de | P La cuifine |
| pour les ouvriers | l'Habitation contenant | Q Place devant l'habitation |
| E Cadran | 10. pieds de large iufques | fut le bort de la riuere |
| F Autre corps de logis où eft | fur le bort du foffé. | R La grande riuere de |
| la forge & artifans logés | M Foffés tout autour | fainct Lorens |
| Galleries tout autour | de l'habitation | |

CHAMPLAIN ET LA FONDATION DE QUÉBEC ET DU CANADA

Lors de son passage à Québec en 1603, Champlain avait été séduit par la beauté du site et la défense naturelle qu'offrait son cap dans un rétrécissement du fleuve. Il réussira à convaincre Pierre Du Gua de Mons, à qui Henri IV avait accordé un nouveau monopole de commerce, d'établir un comptoir à Québec plutôt qu'en Acadie. Localisé au cœur d'une vaste région irriguée de rivières navigables, Québec se révélera un lieu hautement stratégique.

Le *Don de Dieu* commandé par Samuel de Champlain appareille à Honfleur en même temps que deux autres vaisseaux destinés à la traite, l'un pour l'Acadie, l'autre pour Tadoussac. L'explorateur débarque au pied du cap Diamant le 3 juillet 1608 avec une trentaine d'hommes. Il entreprend aussitôt la construction de l'Abitation de Québec qui servira de logement et d'entrepôt pour les fourrures.

Comme il a été souligné dans le chapitre précédent, Samuel de Champlain était allé pendant les étés 1609 et 1610 affirmer son autorité dans le pays des Iroquois, ces ennemis des Algonquins avec qui il souhaitait pratiquer la traite. En mai 1613, l'explorateur rend visite aux Outaouais. Il remonte le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, puis emprunte l'actuelle rivière des Outaouais et atteint l'île aux Allumettes. Lorsque les ententes sont conclues avec les chefs de tribus, l'explorateur manifeste son intention de continuer sa route jusque chez les Hurons. Mais les Outaouais veulent conserver l'exclusivité de la traite avec les Français et l'en dissuadent. Le jeune Étienne Brûlé* qui accompagnait Champlain demeure à l'île aux Allumettes pour apprendre la langue et les coutumes algonquiennes.

* Avec l'aide des Algonquins et des Hurons, Étienne Brûlé réussira à traverser des contrées non cartographiées, jusqu'au lac Supérieur. Il sera assassiné par les Hurons qui avaient appris qu'il travaillait pour les frères Kirke, trahison qu'ils ne pouvaient lui pardonner.

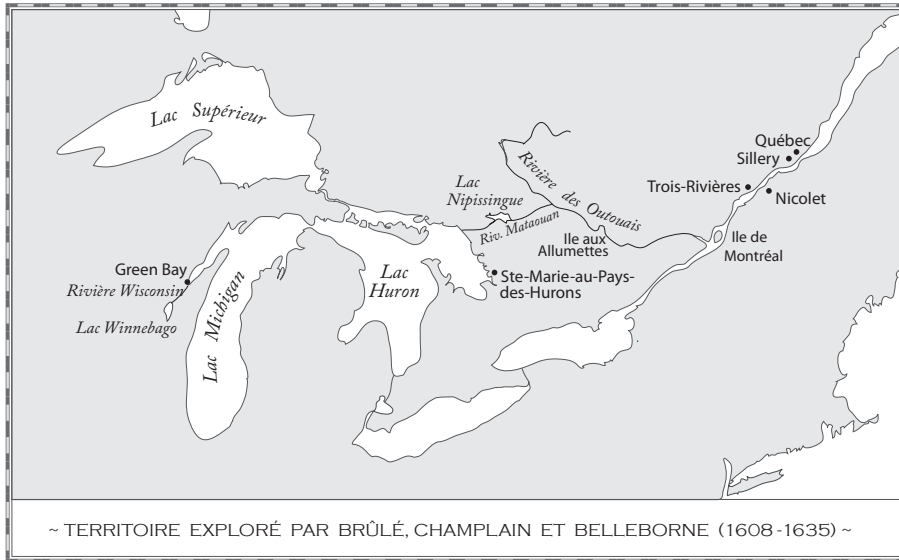
LE CANOT D'ÉCORCE, SYMBOLE DU PATRIMOINE CANADIEN

C'est grâce au canot d'écorce des Amérindiens que les Français ont pu traverser les forêts en suivant des myriades de cours d'eau. Sans cette embarcation, la France n'aurait jamais édifié son empire colonial.

Au 17^e siècle, la forêt boréale regorgeait de bouleaux. La flexibilité de l'écorce de cet arbre, son imperméabilité et son imputrescibilité en faisaient un matériau idéal pour la construction des canots. L'écorce pouvait parfois être si large qu'un seul arbre suffisait à recouvrir entièrement l'ossature. Mais un canot était habituellement fabriqué à partir de pièces qui étaient raccordées avec des radicelles. Les coutures étaient ensuite enduites de résine pour en garantir l'étanchéité.

Comme le canot pouvait supporter la pression du courant et fendre les rapides capricieux des rivières, il devint un outil irremplaçable pour la recherche et l'acheminement des fourrures aux postes de traite. Il était facile à manier et assez léger pour être transporté par une seule personne. À l'époque de Champlain, la route des fourrures s'étirait sur 1300 km entre Ville-Marie et la baie Georgienne. Elle comprenait 36 portages et exigeait un voyage de 20 à 30 jours.

Le canot d'écorce des Premières Nations est aujourd'hui un symbole du patrimoine canadien.



Samuel de Champlain se rend en Huronie en juillet 1615 avec les Hurons qui étaient venus livrer leurs fourrures à Hochelaga. Le groupe dépasse cette fois l'île aux Allumettes, remonte la rivière Mataouan, traverse le lac Nipissing et atteint la baie Georgienne par une la rivière aujourd'hui appelée «des Français». Champlain inaugure ainsi la route de l'Ouest que sillonneront missionnaires, coureurs des bois, explorateurs, marchands français et britanniques pendant près de deux cents ans.

BELLEBORNE ET LA ROUTE DE L'OUEST

Jean Nicollet de Belleborne arrive à Québec à titre de commis de la Compagnie des marchands de Rouen et de Saint-Malo, alors qu'il est âgé d'à peine 20 ans. À la demande de Samuel de Champlain, il séjourne chez les Outaouais de 1618 à 1619. Il vit ensuite près de dix ans chez les Nipissings, escomptant que ceux-ci servent d'intermédiaires entre les Français et les tribus algonquiennes qui habitaient à l'ouest et au sud de la baie d'Hudson.

En 1634, Jean Nicollet de Belleborne voyage jusqu'à la baie des Puants (Green Bay) au nord-ouest du lac Michigan puis explore la région jusqu'à la rivière Wisconsin. Champlain l'avait chargé de rétablir la paix entre Hurons et Winnebago dans le but de faciliter la traite et de préparer la venue des missionnaires.

Un jour, à l'occasion d'une grande assemblée des chefs tribaux, Jean Nicollet de Belleborne se présenta devant eux affublé d'une «robe de damas de la Chine, toute parsemée de fleurs et d'oiseaux de diverses couleurs», souvenir rapporté de Chine par les Jésuites, dont le premier missionnaire François Xavier s'était établi dans cette partie du monde dès 1540.

Construction d'un canot à Papper's Island (W.H.Bartlett, *Canada Pittoresque*, 1848, Bibliothèque de l'Assemblée nationale)



Pourquoi Jean Nicollet de Belleborne avait-il ainsi transporté une robe de mandarin dans ses bagages ?

Vraisemblablement, pour impressionner les Amérindiens ! Peut-être aussi parce qu'il s'imaginait être à proximité de la Chine et qu'il serait ainsi convenablement vêtu s'il parvenait à la cour de l'empereur ! À l'instar des explorateurs qui les avaient précédés et de ceux qui devaient les suivre, Samuel de Champlain et Jean Nicollet de Belleborne caressaient le rêve d'atteindre la Chine et les Indes.

En 1635, Jean Nicollet de Belleborne s'établit dans le nouveau poste de traite de Trois-Rivières et continue son travail d'interprète et d'agent pour le compte de la Compagnie des Cent Associés. En gage de remerciement, la compagnie lui offre en 1637 une concession de 160 arpents de bois à Sillery. De Belleborne continuera toutefois de vivre à Trois-Rivières avec son épouse Marguerite Couillard, fille de Guillaume Couillard et de Marie Guillemette Hébert, et leurs deux enfants. Il explore la rive sud du fleuve et évalue les possibilités de traite et la richesse de la forêt dans la région. On nommera «Nicollet» cette région et la rivière qui la traverse.

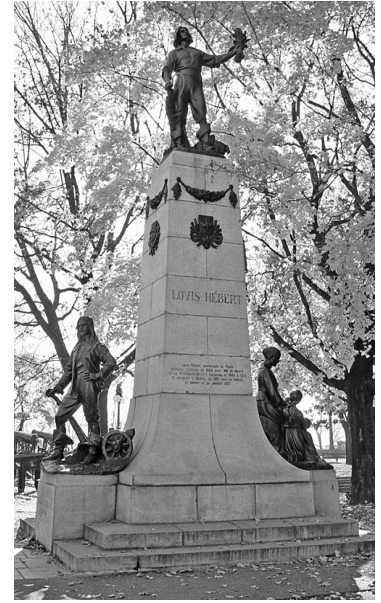
Jean Nicollet de Belleborne meurt prématurément le 27 octobre 1642, en face de Sillery. Le canot dans lequel il avait pris place est renversé par un fort coup de vent et, ne sachant pas nager, il se noie. Le père Vimont raconte :

Monsieur Olivier, commis général des Messieurs de la Compagnie, étant venu l'an passé en France, le dit sieur Nicollet descendit à Québec en sa place, avec une joie et consolation sensible qu'il eut de se voir dans la paix et la dévotion de Québec, mais il n'en jouit pas longtemps ; car un mois ou deux après son arrivée, faisant un voyage aux Trois-Rivières

pour la délivrance d'un prisonnier sauvage, son zèle lui coûta la vie qu'il perdit dans le naufrage. Il s'embarqua à Québec sur les sept heures du soir, dans la chaloupe de Monsieur de Chavigny, qui tirait vers les Trois-Rivières. Ils n'étaient pas encore arrivés à Sillery qu'un coup de vent de nord-est, qui avait excité une horrible tempête sur la grande rivière, remplit la chaloupe d'eau et la coula à fond, après lui avoir fait faire deux ou trois tours dans l'eau. Ceux qui étaient dedans n'allèrent pas incontinent à fond; ils s'attachèrent quelques temps à la chaloupe. Monsieur Nicollet eut loisir de dire à Monsieur de Chavigny: «Monsieur, sauvez-vous, vous savez nager. Je ne le sais pas; pour moi je m'en vais à Dieu. Je vous recommande ma femme et ma fille»¹⁵.

Le décès de Jean Nicollet de Belleborne suivait de quelques années celui de Samuel de Champlain, qui s'était éteint au fort Saint-Louis le 25 décembre 1635.

AVEC LA PÊCHE ET LA FOURRURE, LA FRANCE ET L'ANGLETERRE avaient trouvé en terre d'Amérique des richesses aussi colossales qu'inattendues. Mais la quête d'une voie maritime directe vers la Chine et les Indes, que le développement des sciences et des techniques de navigation semblait avoir rendu plausible, demeurait un projet inachevé. Le mythe survivait cependant, bien présent dans l'imaginaire des puissances européennes: il allait continuer à alimenter la poursuite de leurs efforts.



Louis Hébert, son épouse Marie Rollet et leur gendre Guillaume Couillard - premier noyau familial à vivre en Nouvelle-France (Alfred Laliberté, 1918, parc Montmorency, Québec)